

RÉPERTOIRE

DRAMATIQUE

DE LA

SCÈNE FRANÇAISE.

XLme LIVRAISON.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

CHEZ J. WODON, RUE DES PIERRES, No 1137,

ET CHEZ H. ODE, EDITEUR.



HÉRITAGE

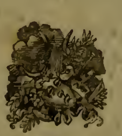
ET MARIAGE,

COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

MM. PICARD ET MAZÈRES;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 29 MAI 1826.



A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,
CHEZ J. WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137,
ET CHEZ H. ODE, EDITEUR.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS.	ACTEURS DE BRUXELLES
	MM.	MM.
DAUBONNE, riche savant.	COLSON.	
DUBOURG, son ami, employé en retraite.	DUPARRAY.	
EUGÈNE BEAUMONT, jeune artiste.	FÉLIX HUART.	
BLAVEAU, neveu de Daubonne.	PROVOST.	
ANDRÉ, vieux domestique de Daubonne.	SIGNOL.	
	Mmes	Mmes
MADAME FRÉMIN, voisine de Daubonne.	MILLEN.	
PAULINE, fille de madame Frémin.	ANAÏS.	
MADAME BLAVEAU.	DELATTRE.	

La scène se passe à Paris, dans un hôtel du quartier de l'Observatoire, chez monsieur Daubonne.

IMPRIMERIE DE J. WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un riche salon moderne, orné fort élégamment. Les trois portes du fond sont ouvertes, et laissent voir un jardin).

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, UN BIJOUTIER, UNE MARCHANDE DE MODES, DIVERS FOURNISSEURS.

(*Au lever du rideau, des étoffes, des cachemires, des dentelles, sont étalés sur les fauteuils et les ottomanes : une belle corbeille de mariage sur une table ronde; à côté, un riche écrin tout ouvert. Les fournisseurs s'occupent à arranger et à étaler leurs fournitures. André est au milieu.*)

ANDRÉ, *se frottant les mains.*

Je suis d'une joie! je suis d'une joie!.. Voilà donc Monsieur qui se marie, enfin! à cinquante-neuf ans!.. ce n'est pas trop tard; s'il avait atteint les soixante! ah! (*aux fournisseurs :*) Je suis très-content! apportez-moi vos mémoires; ce soir même, tout sera payé sans examen, sans rabais. Nous autres savans du quartier du Luxembourg, quand nous nous en mêlons, nous ne marchandons pas plus qu'un banquier qui paie comptant, ou qu'un grand seigneur qui prend à crédit. Attendez; portez tout cela dans la bibliothèque. Prenez garde, prenez garde...; beau-

coup de précautions; ne brisez rien, ne chiffonnez rien. (*les fournisseurs portent la corbeille, l'écrin et les étoffes dans la bibliothèque, et sortent en saluant André.*) Là! voilà ce que c'est. Bien le bon jour; à tantôt. Dieu merci! je n'aurai plus la crainte de voir s'établir ici une gouvernante-maîtresse : ce sera une femme, une jeune femme, une femme légitime, qui commandera, qui mènera monsieur et se laissera mener par moi... (*écoutant.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est?... une voiture qui s'arrête à la porte... Qui diable peut nous venir si matin? c'est tout au plus s'il est sept heures.

BLAVEAU, *dans la coulisse.*

C'est bon, c'est bon, Lapierre; je connais le chemin, ct je vais parler à André.

ANDRÉ.

Je ne me trompe pas... c'est monsieur Blaveau, le neveu de Monsieur, avec sa femme... Comment! ils viendraient de Bayonne à Paris pour le mariage de Monsieur!... c'est beau de leur part... des héritiers!

SCENE II.

ANDRÉ, BLAVEAU, MADAME BLAVEAU.

BLAVEAU.

Eh bonjour, mon cher André! comment se porte mon oncle? il n'est pas levé?

ANDRÉ.

Il ne tardera pas. Depuis qu'il est amoureux, Monsieur est matinal.

BLAVEAU.

Je conçois... Et le mariage, où en est-il?

ANDRÉ.

Il n'est pas encore fait.

BLAVEAU

Il n'est point fait?

ANDRÉ.

C'est pour demain.

MADAME BLAVEAU.

Eh bien! voyez, M. Blaveau : si nous avions pris la diligence au lieu de la malle-poste, nous arrivions trop tard.

BLAVEAU.

C'eût été un grand malheur pour nous.

MADAME BLAVEAU.

C'est demain ?

ANDRÉ.

Oui, Madame. Les billets de part sont en route ; tout est prêt : les bijoux, les cadeaux, la corbeille!.. Aujourd'hui, avant le dîner, la signature du contrat ; et puisque vous voilà, vous signerez aussi ?

BLAVEAU.

Certainement ! ce cher oncle ! Nous aurions pourtant sujet de lui en vouloir.

ANDRÉ.

Et pourquoi donc, Monsieur ?

BLAVEAU.

Comment ! il se marie, et il se contente de nous en prévenir par un petit mot de lettre !

MADAME BLAVEAU.

Et il ne nous engage pas à venir assister à son bonheur.

ANDRÉ.

Écoutez donc : on dit que Bayonne n'est pas près d'ici... Monsieur aura craint de vous déranger.

MADAME BLAVEAU.

Nous déranger, quand il s'agit d'une cérémonie solennelle !

BLAVEAU.

Si importante pour un homme respectable ! un oncle à qui nous avons déjà tant d'obligations.

ANDRÉ.

C'est vrai ! vous lui devez beaucoup.

BLAVEAU.

Si je lui dois ! je lui dois la tendresse la plus vive... et mon cautionnement ; c'est lui qui a eu la bonté de le faire : je ne lui en ai pas encore payé les intérêts, mais je ne l'oublie pas.

MADAME BLAVEAU.

Nous nous sommes permis de regarder sa lettre comme une invitation, et nous sommes partis.

BLAVEAU.

Tout de suite, sans congé.

ANDRÉ.

Sans congé ? un fonctionnaire public ! un entreposeur des tabacs ! Vous ne craignez pas ?...

BLAVEAU.

Est-ce qu'on le saura ? d'ailleurs l'entrepôt ira sans nous.

MADAME BLAVEAU.

Et il ira bien. Grâce à Dieu, Bayonne est une bonne ville ! ces vieux commerçans, ils prennent tous du tabac matin et soir.

BLAVEAU.

Et puis la garnison est excellente : généraux, officiers, soldats, ils fument tous...; et la marine ! quelle consommation ! Je ne crains rien ; je peux faire marcher de front mes devoirs de neveu et ceux d'entreposeur.

MADAME BLAVEAU.

Dites-nous, mon cher André ; sommes-nous indiscrets de descendre ainsi chez mon oncle ?

ANDRÉ.

Mais non! je ne crois pas : malgré les embarras de la noce, nous avons de quoi vous loger; la maison est grande.

BLAVEAU.

Oh! je le sais; (*en soupirant, et regardant le salon et le jardin*) c'est un beau bien! Allons! allons, nous désobligerions mon oncle en nous logeant dans un hôtel garni.

(*Il ôte sa redingote et sa casquette, madame Blaveau ôte son schall et son chapeau; et tous deux rajustent leur toilette.*)

ANDRÉ.

Les voilà chez eux.

BLAVEAU.

Vous ferez porter nos effets dans notre appartement.

MADAME BLAVEAU.

Je ne quitterai ma robe de voyage qu'après le déjeûner.

BLAVEAU.

Oui; nous sommes si impatiens de faire nos complimens à notre oncle!

MADAME BLAVEAU.

Nos complimens bien sincères.

ANDRÉ.

Vous allez mêler votre joie à la nôtre.

MADAME BLAVEAU.

Oui, notre joie... Ce cher André, il paraît tout enchanté.

ANDRÉ.

C'est le mot, Madame, enchanté.

BLAVEAU.

Tu fais exception à la règle : ordinairement les vieux

valets ne voient pas sans chagrin leurs vieux maîtres se marier.

MADAME BLAVEAU.

Cela vous fait honneur, André.

ANDRÉ.

Pas plus qu'à vous, Monsieur et Madame : vous faites aussi exception à la règle..., car enfin... ordinairement... les neveux... : c'est à vous que la fortune devait revenir.

BLAVEAU.

Ai-je jamais pensé que je dusse hériter? Que m'importe la fortune! Je chéris mon oncle parce qu'il est mon oncle...; mais il est riche..., ce n'est pas une raison pour que je ne l'aime pas.

MADAME BLAVEAU.

Au contraire.

BLAVEAU, *bas.*

Taisez-vous donc, madame Blaveau.

MADAME BLAVEAU.

Ah ça! mon cher André, racontez-nous tous les détails du mariage : c'est donc la petite Frémin qu'il épouse?

ANDRÉ.

Oui, mademoiselle Pauline Frémin.

BLAVEAU.

Elle est bien jeune?

ANDRÉ.

Dix-huit ans.

MADAME BLAVEAU.

Et monsieur Daubonne, soixante?

ANDRÉ.

Pas encore.

MADAME BLAVEAU.

Elle n'a rien.

BLAVEAU.

Absolument rien.

ANDRÉ.

Monsieur est si riche!

BLAVEAU.

Je le crois bien! un vieux chimiste..., un physi-
ien!... Outre ses livres et ses expériences, qui lui ont
nt rapporté, il a des places purement honorifiques
ui lui valent beaucoup d'argent... Ajoutez à cela un
eau patrimoime... Madame Frémin le sait tout aussi
ien que nous.

ANDRÉ.

Que voulez-vous? Madame Frémin est notre plus
ncienne locataire; Monsieur votre oncle a vu naître
nademoiselle Pauline..., toute jeune elle venait jouer
ans notre beau jardin...; il en est résulté une liaison
e bon voisinage... Monsieur accablait cette enfant
e soins et d'attentions... : il lui faisait voir nos opti-
ues, nos microscopes; il la menait au petit spectacle
u Luxembourg...

BLAVEAU.

Quand la petite a grandi, mon oncle n'a pas cessé
'être prévenant et assidu.

ANDRÉ.

Alors, il la menait à l'Odéon.

MADAME BLAVEAU.

Pour s'égayer avec elle à la tragédie.

ANDRÉ.

Enfin la petite Pauline est devenue une demoiselle.

BLAVEAU.

Et madame Frémin, qui épiait l'occasion de marier
fille à un homme riche...; il n'y a pas de mal!...

MADAME BLAVEAU.

C'est d'une bonne mère.

ANDRÉ.

La jeune Demoiselle est si aimable, si modeste, si naïve, si gaie... Monsieur en raffolait...; elle a toujours aimé Monsieur comme un père.

BLAVEAU.

Comme un père!

MADAME BLAVEAU.

C'est touchant.

ANDRÉ.

Bref! il y a un mois..., un soir, en venant de voir jouer le *Vieux Célibataire*, Monsieur s'est tout-à-coup décidé à la prendre pour femme.

BLAVEAU.

Je reconnais bien là mon oncle... : il est d'une ardeur, d'une vivacité dans tout ce qu'il veut...; un grand enfant..., un vrai savant, ignorant en affaires.

MADAME BLAVEAU.

Ce n'est pas nous qui le blâmerons.

BLAVEAU.

Nous ne ferons pas comme cette famille qui a formé devant notre tribunal une demande en interdiction contre un vieillard...

MADAME BLAVEAU.

Uniquement parce qu'il songeait à épouser une pauvre petite jeune fille...

BLAVEAU.

C'est une infamie..., une horreur! et si j'avais été juge...

ANDRÉ.

Oh! ici on ne serait pas bien venu à demander l'interdiction : Monsieur a toute sa tête, il sait ce qu'il fait..., vous allez en juger, car je l'entends... On l'aura sans doute prévenu de votre arrivée.

BLAVEAU, *bas à sa femme.*

Mesurez donc vos expressions, madame Blaveau : vous aurez le schall de Cachemire que je vous ai promis, si nous réussissons ; mais point d'inconséquence.

MADAME BLAVEAU.

Eh! comment d'ici à demain...?

BLAVEAU.

On peut profiter d'un incident.

MADAME BLAVEAU.

Ou en faire naître.

BLAVEAU.

Silence!

ANDRÉ.

Voilà Monsieur qui vient vous recevoir en robe de chambre.

BLAVEAU.

Le costume ne le rajeunit pas.

MADAME BLAVEAU.

La jolie figure de marié!

SCÈNE III.

LES MÊMES, DAUBONNE.

DAUBONNE.

Toi à Paris, mon cher neveu! vous aussi, ma chère nièce! Vous êtes bien aimables d'avoir tout quitté pour venir à mon mariage.

BLAVEAU.

Mon oncle!...

MADAME BLAVEAU.

Mon cher oncle!

BLAVEAU.

Je ne saurais parler, je suis si ému!...

MADAME BLAVEAU.

J'éprouve une satisfaction!...

DAUBONNE.

Et moi donc!... vous me voyez ravi, transporté..., et amoureux comme un jeune homme..., bah! bien plus..., bien mieux qu'un jeune homme! car c'est à notre âge que les sentimens sont vraiment profonds et jettent des racines. La nouvelle a bien dû un peu vous étonner?

BLAVEAU.

Un peu.

DAUBONNE.

J'ai eu long-tems la manie du célibat, comme tant d'autres; mais aussi comme beaucoup de célibataires, sans en rien dire à personne, je souffrais quand je rentrais seul chez moi..., parce qu'une femme..., on a beau dire!... Jugez de ma félicité, lorsqu'il m'a été démontré que l'aimable et chère Pauline éprouvait pour moi un certain penchant..., car cela vous paraîtra singulier, mais réellement je suis aimé.

MADAME BLAVEAU.

Ce n'est pas étonnant..., les jeunes personnes bien élevées préfèrent toujours les hommes sages, sensés, raisonnables...

BLAVEAU.

Et riches.

DAUBONNE.

Riches? est-ce que vous croyez qu'elle y pense? Sa mère, à la bonne heure..., et encore, fort peu. Pauline ne songe qu'à son amour; cet amour a fait naître le mien... Et comment ne l'aimerais-je pas? elle est si attentive, si complaisante pour moi!

MADAME BLAVEAU.

Ainsi, mon cher oncle, vous croyez à l'affection de mademoiselle Frémin?

DAUBONNE.

Si j'y crois? j'en suis sûr.

MADAME BLAVEAU, *à part.*

Ils sont tous de même.

DAUBONNE.

Mon cher neveu, je suis doublement content de te voir; car j'ai besoin de toi : il me faut deux témoins; le premier, c'est mon vieil ami Dubourg.

BLAVEAU.

Ah, oui! le sous-chef de bureau..., le vieux mauvais sujet.

DAUBONNE.

Il n'est plus sous-chef, ni mauvais sujet; il est à la retraite; mais toujours gai, comme tu l'as connu..., toujours fin observateur.

BLAVEAU.

Oui; c'est un de ces gens qui sont si fins qu'on les mène comme on veut.

MADAME BLAVEAU.

Et le second témoin?

DAUBONNE.

Je comptais sur Dubuisson, mon confrère à la faculté des sciences; mais il est pris de son catarrhe.

BLAVEAU.

Pauvre homme! (*à part:*) à leur âge...

DAUBONNE.

Tu le remplaceras.

BLAVEAU.

Moi! avec grand plaisir, mon cher oncle.

MADAME BLAVEAU, *à part.*

Il faut que mon mari soit un des témoins!

BLAVEAU, *à part.*

Témoin pour un mariage qui me déshérite!

DAUBONNE.

Puis, je te prierai d'examiner les articles du contrat.

BLAVEAU.

Ah! fi donc, mon oncle!

DAUBONNE.

Si fait, si fait : tu te connais mieux que moi en affaires.... Un entreposeur, c'est presque un financier!... Si, par hasard, j'avais oublié quelque chose... Je ne veux rien te cacher, moi... Je donne à ma femme tout ce que je peux lui donner; c'est bien naturel... Il vous en restera toujours assez, mes amis; à moins cependant qu'il ne me vienne des enfans, comme je l'espère... car alors...

BLAVEAU.

Oh! sans doute. (*bas à sa femme.*) Il est capable d'en avoir!

MADAME BLAVEAU, *bas.*

Ils en ont toujours!

DAUBONNE.

Ah! voici l'ami Dubourg.

SCENE IV.

LES MÊMES, DUBOURG.

DUBOURG, *chantant.*

Oui, c'en est fait, je me marie...

MADAME BLAVEAU.

Il se marie!... lui aussi?...

DUBOURG.

C'est-à-dire, ce n'est pas moi qui me marie, c'est toi... Mais à quoi penses-tu donc? tu n'es pas encore habillé... J'ai cru devoir commencer par présenter mes hommages à madame Frémin et à sa fille..;

elles sont déjà prêtes..; elles vont arriver dans l'instant pour déjeûner.

DAUBONNE.

Ah, mon Dieu! viens avec moi, André... C'est qu'il est fort important pour moi de ne pas paraître en robe de chambre devant ma prétendue.

MADAME BLAVEAU, *à part.*

Il faudra pourtant bien que sa femme le voie en robe de chambre.

DAUBONNE.

Mon cher Dubourg, je te laisse avec mon neveu et ma nièce.

DUBOURG.

Ah, ah! monsieur et madame Blaveau! C'est une aimable surprise; j'en avais eu l'idée.

BLAVEAU, *à part.*

Allons, le voilà avec ses idées! il a toujours eu l'idée de ce qui arrive.

DUBOURG.

Vous venez pour la noce?

BLAVEAU.

Qui en serait si nous n'en étions pas?

MADAME BLAVEAU.

Monsieur Blaveau n'est-il pas le plus proche parent du jeune homme?

DUBOURG.

Ah! du jeune homme...

DAUBONNE.

C'est égal : il ne manque rien à mon bonheur... Mes chers amis, c'est demain le plus...

BLAVEAU.

Oui, vous allez dire comme tous les mariés...; c'est le plus beau jour de votre vie!

Daubonne et André sortent.

SCENE V.

BLAVEAU, DUBOURG, MADAME BLAVEAU.

DUBOURG.

Il a raison; vivent les noces! cela me rajeunit, me ragaillardit. Vais-je m'en donner aujourd'hui... et demain surtout! Quand je pense au dîner, aux glaces, au bonheur d'un ami, à l'écarté, et même à la danse, malgré mon rhumatisme.

MADAME BLAVEAU, *à part.*

Ils ont tous des catarrhes ou des rhumatismes.

BLAVEAU.

Vous aimez donc toujours les plaisirs, monsieur Dubourg?

DUBOURG.

Qu'ai-je de mieux à faire? Depuis que j'ai perdu ma femme et ma place, je ne songe qu'à m'étourdir, et j'y parviens. Je n'ai jamais été si heureux que depuis mes malheurs. Cette pauvre madame Dubourg, elle n'avait qu'un défaut : elle était trop jalouse.

MADAME BLAVEAU.

Etait-elle jalouse sans sujet?

DUBOURG.

Ah! j'ai bien eu quelques momens d'erreur que je me reproche! Aussi, le jour où j'ai perdu madame Dubourg, j'ai juré à ses mânes une constance à toute épreuve; vrai! je lui suis fidèle depuis qu'elle est morte. Par exemple, mon ami Daubonne ne sera pas volage, lui!

BLAVEAU, *à part.*

Je l'en défie bien. (*haut.*) Mais, monsieur Dubourg, est-ce que ce mariage se présente à vous sous un aspect bien favorable?

DUBOURG.

Pourquoi pas? cette petite Pauline est un ange.

MADAME BLAVEAU, *à part.*

Elle les a tous ensorcelés.

BLAVEAU.

Oui, c'est un ange..., mais on a vu des anges devenir des démons. Là, en conscience, est-ce qu'elle ne fait pas une folie d'épouser mon oncle?

DUBOURG.

Point du tout : elle est pauvre, il est riche.

MADAME BLAVEAU.

Alors n'est-ce pas mon oncle qui fait une folie d'épouser cette jeune fille?

DUBOURG.

Point du tout : il trouve une jolie femme qui veut bien de lui, il la prend.

MADAME BLAVEAU.

Mais, à soixante ans...

DUBOURG.

Il est mon cadet, et je me crois jeune encore... quelquefois. Allez, il sera heureux, j'en réponds... Tandis que nous sommes seuls, Monsieur et Madame, il faut que vous me fassiez l'amitié de me donner une petite consultation... Vous savez que j'ai toujours cultivé la littérature?

MADAME BLAVEAU.

Vous, Monsieur Dubourg?

DUBOURG.

Oui, Madame, je l'ai cultivée en amateur : je n'ai jamais rien fait, mais j'avais en moi tout ce qu'il faut pour bien faire. J'aime le théâtre, j'ai de l'imagination, je suis observateur, rien ne m'échappe, et je suis presque auteur comique. Dans toutes les pièces

que je vois, je trouve toujours toutes mes idées; je pourrais peut-être citer cent pièces qu'ils m'ont volées.

BLAVEAU.

Et le mariage de mon oncle vous a inspiré une comédie?

DUBOURG.

Non, mais une chanson pour notre grand dîner.

BLAVEAU.

Une chanson! y pensez-vous? Les chansons de table sont passées de mode, comme la bouillote et le menuet. On ne chante plus au dessert, même en province, même à Bayonne.

DUBOURG.

Oui, mais nous chantons encore dans le quartier du Luxembourg... D'ailleurs ma chanson n'est pas longue, elle n'a que douze couplets.

BLAVEAU.

Merci! et vous voulez notre avis?

DUBOURG.

Certainement! je ne repousse pas les conseils, je suis modeste.

BLAVEAU.

C'est juste : un auteur comique...

DUBOURG.

Ecoutez! c'est sur l'air : *Il faut des époux assortis.* (Il chante.) *Le dieu d'hymen, le dieu d'amour...* Ah, mon Dieu! voilà madame Frémin et sa fille. Je trouverai un moment dans la journée pour vous les lire... Mais surtout point de complimens! je veux qu'on soit franc.

BLAVEAU.

Vous savez si je le suis.

SCÈNE VI.

Les mêmes, PAULINE, MADAME FRÉMIN.

PAULINE, *accourant.*

Viens donc, maman.

MADAME FRÉMIN.

Mais, attends-moi...; attends donc! il est inutile de garder ton écharpe dans l'appartement.

PAULINE, *l'ôtant.*

La voilà, maman.

MADAME FRÉMIN, *regardant sa fille.*

Est-elle bien!

PAULINE.

Bonjour, monsieur Dubourg! Ah! monsieur et madame Blaveau! que j'ai de plaisir à vous voir! J'aurais été bien fâchée que vous ne vinssiez pas. Eh bien! vous savez... Croyez-moi : vous aurez toujours en moi une bonne parente, une bonne tante!...

MADAME BLAVEAU, *bas.*

La voilà qui nous protége.

MADAME FRÉMIN.

Est-elle aimable! on n'a pas d'enfant comme ça : il n'y a que moi. Monsieur et Madame, croyez que je suis aussi charmée que ma fille...

MADAME BLAVEAU.

Madame...

BLAVEAU.

Que nous sommes touchés...

DUBOURG, *à part.*

Ce sont de bonnes gens, ces Blaveau!

PAULINE.

Où est donc mon bon ami?

MADAME BLAVEAU.

Votre bon ami!

PAULINE.

C'est le nom que je donne à Monsieur Daubonne depuis mon enfance; vous entendez bien que ce n'est pas aujourd'hui que j'en voudrais perdre l'habitude. Lui, quand j'étais petite, il m'appelait sa petite femme; plus tard, sa jolie voisine; maintenant, sa belle future! demain il faudra bien qu'il me donne un autre nom.

MADAME FRÉMIN.

Certainement, il reviendra au premier nom : ma petite femme.

PAULINE.

Il me flatte en me trouvant belle, mais je suis bien contente d'être belle à ses yeux.

MADAME BLAVEAU.

Vous voilà toute radieuse.

PAULINE.

Oh! je ne cache pas ce que j'ai dans le cœur...; oui, je suis contente d'épouser monsieur Daubonne. Il a tant d'amitié pour moi et pour ma mère!... et puis je suis fière, car il aurait bien pu choisir une autre femme, et depuis long-tems, mais il a mieux aimé m'attendre.

DUBOURG, *à Blaveau.*

Est-elle innocente!

BLAVEAU.

Ça ne durera pas.

MADAME BLAVEAU.

Ça ne dure jamais.

BLAVEAU.

De sorte que c'est un mariage... d'inclination?

PAULINE.

Tout-à-fait.

DUBOURG.

Il y a dix ans que j'en avais l'idée.

MADAME FRÉMIN, *à madame Blaveau.*

Heim? aime-t-elle son futur!

MADAME BLAVEAU.

Cela me charme, me ravit!...

BLAVEAU.

Et moi donc! (*bas.*) conçoit-on un amour comme celui-là?

MADAME BLAVEAU.

Voici mon oncle.

SCENE VII.

LES MÊMES, DAUBONNE, ANDRÉ.

DUBOURG, *à Blaveau.*

Convenez qu'il ne paraît pas son âge?

BLAVEAU, *à part.*

Ah! il n'a pas besoin du consentement de ses parens.

DAUBONNE, *offrant un bouquet à Pauline.*

Ma belle future, voilà les fleurs que vous aimez.

PAULINE.

Je les aime encore plus quand elles viennent de vous.

DAUBONNE, *baisant les mains de madame Frémin.*

Ma chère voisine, ma belle-maman, je vous salue.

MADAME BLAVEAU, *à part.*

La belle-maman est plus jeune que le gendre.

MADAME FRÉMIN.

Eh bien, mon gendre, est-ce là une jolie mariée? admirez comme cette parure lui sied bien; mais tout cela n'est rien... : vous verrez, vous verrez demain, quand elle aura le voile...., le bouquet de fleurs d'orange!... Embrasse-moi, mon enfant, tu es trop

aimable! et vous, monsieur Daubonne, vous êtes vraiment trop heureux d'avoir une femme comme celle-là!

ANDRÉ, *bas à Daubonne.*

Monsieur, tout est prêt...; est-ce le moment?

DAUBONNE.

Oui, donne le signal.

ANDRÉ.

Paraissez! (*Les valets apportent les cadeaux et la corbeille.*)

PAULINE.

Ah! mon Dieu! c'est superbe!

MADAME BLAVEAU.

C'est magnifique!... éblouissant!

BLAVEAU.

Cela a dû vous coûter bien cher.

DAUBONNE.

Ma chère future, voilà...

MADAME BLAVEAU.

Quand nous nous sommes mariés, monsieur Blaveau, vous n'avez pas été si galant que mon oncle.

BLAVEAU.

Je n'étais pas si riche, madame Blaveau.

MADAME BLAVEAU.

Tenez, voilà comme je veux mon cachemire.

MADAME FRÉMIN.

C'est beaucoup trop beau, mon gendre...; par exemple, voilà des folies.

PAULINE.

Allons, allons, maman, tu n'en es pas fâchée.... : tu aimes tant à voir briller ta fille! examine, admire, maman! quant à moi, je ne peux que remercier mon bon ami, et de tout mon cœur.

DAUBONNE.

Ma chère Pauline!

DUBOURG.

J'avais bien pensé que mon ami Daubonne ferait bien les choses.

ANDRÉ, *aux domestiques.*

Maintenant reportez tout cela dans la bibliothèque..., et toujours avec précaution.

BLAVEAU.

Monsieur André a l'air d'un grand-maître des cérémonies en fonctions. (*André rentre avec les domestiques.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ ANDRÉ.

DAUBONNE.

Nous n'attendons plus, pour déjeûner, que notre ami Eugène.

MADAME BLAVEAU.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Eugène?

DAUBONNE.

Eugène Baumont, c'est un des témoins de ma belle future.

PAULINE.

L'autre, c'est mon vieux cousin l'avocat.

DUBOURG.

Je parie que monsieur Eugène est si occupé de son travail, qu'il nous a oubliés. (*à Blaveau.*) Un jeune homme d'un vrai mérite.

MADAME BLAVEAU.

Ah! c'est un jeune homme!

DAUBONNE.

Mon ancien pupille : il demeure à deux pas. (*à Blaveau.*) Je t'en ai souvent parlé, mais tu ne l'as jamais vu; à ton dernier voyage, il était à Rome.

MADAME BLAVEAU.

A Rome?

PAULINE.

Oui. Il a eu un des grands prix de l'Institut.

DUBOURG.

C'est déjà un de nos graveurs les plus distingués.

DAUBONNE.

Il termine en ce moment une planche sur un dessin qu'il a rapporté d'Italie; ce sera un chef-d'œuvre.

DUBOURG.

Cela ne l'empêche pas de faire des lythographies très-plaisantes. Il m'y a placé..., il vous y placera peut-être aussi.

BLAVEAU.

L'utile et l'agréable! il paraît que c'est un génie.

PAULINE.

C'est lui qui m'a montré à dessiner. Oh! c'est un bien bon maître.

BLAVEAU, *à part.*

Ah! ah!

PAULINE.

J'en suis bien reconnaissante. Je l'aime comme un frère.

MADAME BLAVEAU.

Elle aime son futur comme un père, et voilà un jeune homme qu'elle aime comme un frère.

DUBOURG.

Eugène est un garçon accompli; mais il devrait bien ne pas nous faire attendre pour déjeûner.

PAULINE.

Tenez, le voici.

SCENE IX.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Pardon, mille fois pardon, mon cher tuteur..., mon aimable élève..., ma bonne voisine...; j'étais en verve!... il fallait vous mettre à table sans moi.

DUBOURG.

J'y songeais : mais enfin vous voilà. (*à part.*) Parbleu ! il faudra que je le consulte aussi sur ma chanson.

DAUBONNE.

Mon cher Eugène, c'est monsieur et madame Blaveau, mon neveu et ma nièce.

EUGÈNE, *les saluant.*

Madame..., Monsieur..., la fête n'aurait pas été complète sans vous. (*à part.*) Bonnes physionomies à peindre ! (*haut.*) Ah! madame Frémin, combien je vous sais gré..., combien je vous remercie de m'avoir choisi pour un des témoins.

MADAME FRÉMIN.

J'espère que, pour aujourd'hui, vous ne serez pas sans cesse préoccupé de vos gravures?

EUGÈNE.

Oh! non... Il faut bien songer à son état, à la gloire! c'est pour elle que nous travaillons, nous autres artistes! elle nous tient lieu de tout, de fortune, de mariage... La gloire! pour nous, c'est le bonheur; mais en attendant qu'il m'arrive, je sais au moins jouir de celui des autres..., surtout du vôtre, mon cher tuteur, ma chère élève.

PAULINE.

Vous êtes si bon!

DAUBONNE.

Ce cher Eugène.

BLAVEAU, *à sa femme tandis que Daubonne cause avec madame Frémin.*

N'y a-t-il pas quelque chose?

MADAME BLAVEAU, *à son mari.*

Peut-être...

DUBOURG, *prenant Eugène à part.*

Dites donc, jeune homme, il faudra que vous me donniez vos conseils sur une chanson que j'ai faite pour la noce.

EUGÈNE.

A charge de revanche... je me suis aussi mêlé de faire une chanson.

DUBOURG.

En vérité? tant mieux. Chut! à tantôt.

MADAME BLAVEAU, *bas à Pauline, près de laquelle elle est passée.*

Je ne sais..., ce jeune homme à beau rire..., je crois qu'il n'est pas aussi satisfait de votre mariage qu'il voudrait le paraître.

PAULINE.

Que dites-vous donc là, Madame?

MADAME BLAVEAU.

Je me trompe, peut-être.

PAULINE.

Oh! sans doute.

BLAVEAU, *bas à Eugène.*

Vous êtes généreux et délicat, monsieur Eugène.

EUGÈNE.

Moi?

BLAVEAU.

A votre âge, et avec l'amitié de notre chère Pauline, vous pouviez être un rival dangereux pour mon oncle.

EUGÈNE.

Allons donc.... vous plaisantez.

BLAVEAU.

Eh! eh!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Le déjeûner est servi.

DAUBONNE, *donnant la main à Pauline.*

Ma belle future !...

DUBOURG, *à madame Frémin.*

Madame....

Tous sortent à l'exception de monsieur et madame Blaveau.

BLAVEAU, *bas à sa femme.*

Un jeune artiste !

MADAME BLAVEAU.

Sa jeune élève !

BLAVEAU.

De l'adresse..., un peu d'audace..., le mariage n'est pas encore fait.

MADAME BLAVEAU.

L'héritage ne nous est pas encore enlevé.

BLAVEAU.

Non, mais il était tems d'arriver.

MADAME BLAVEAU.

Je crois que j'aurai le cachemire !

Eugène qui a reconduit les autres personnages jusqu'au fond du théâtre, revient donner la main à madame Blaveau.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, MADAME BLAVEAU.

PAULINE.

Venez, venez, Madame, je suis bien aise de causer avec vous.

MADAME BLAVEAU.

C'est un grand plaisir pour moi ma chère petite.

PAULINE.

Que signifie donc ce que vous m'avez dit avant le déjeûner, et les mots que vous avez ajoutés depuis? Monsieur Eugène fait semblant de se réjouir de mon mariage, mais au fond du cœur il en est affligé! Vous êtes bien dans l'erreur! lui, qui a tant d'amitié pour moi, pour maman et pour mon bon ami!...

MADAME BLAVEAU.

Je vous crois, Pauline; toutefois, pendant le déjeûner ce jeune homme a paru bien rêveur, il a été bien silencieux.

PAULINE.

C'est vrai, cela m'a d'abord inquiétée.... mais j'ai pensé qu'il était préoccupé de son grand ouvrage. Oui, oui, voilà ce que c'est.

MADAME BLAVEAU.

Voilà ce que c'est? Je m'étais trompée.

PAULINE.

Mais qu'aviez-vous donc pensé ?

MADAME BLAVEAU.

Ce que j'avais pensé ?

PAULINE.

Oui.

MADAME BLAVEAU.

Oh! rien.

PAULINE.

Encore ?

MADAME BLAVEAU.

Ne m'interrogez pas.

PAULINE.

Si, je vous en prie.

MADAME BLAVEAU.

Eh bien.., puisque vous le voulez.., j'avais pensé que ce jeune homme... vous aimait.

PAULINE.

Eh oui! il m'aime; je viens de vous le dire tout-à-l'heure.

MADAME BLAVEAU.

Entendons-nous..: qu'il vous aimait... d'amour.

PAULINE.

Ah, mon Dieu! ah mon Dieu! est-ce que cela se peut? lui qui est un de nos témoins!

MADAME BLAVEAU.

Et que par conséquent votre mariage le chagrinait.

PAULINE.

Oh! que je le plaindrais! Mais non.., jamais un seul mot de lui...

MADAME BLAVEAU

Sa discrétion.., sa modestie.., et d'ailleurs son peu de fortune comparé à la richesse de notre cher oncle...

PAULINE.

Oh! la fortune!... elle m'est bien indifférente..., et à lui aussi...; mais ses devoirs envers son tuteur, et puis son amour pour son art! ou je me trompe bien, ou monsieur Eugène n'a d'amour que pour la gravure.

MADAME BLAVEAU.

Vous croyez ? (*à part.*) Est-elle simple! (*haut.*) Vous avez raison..; ce qu'il y a de singulier, c'est que je ne suis pas la seule personne à qui cette idée soit venue.

PAULINE.

Comment?

MADAME BLAVEAU.

Elle est venue aussi à mon mari; il vient de me le dire.

PAULINE.

Quoi! monsieur Blaveau croirait! j'en suis toute saisie... Pauvre jeune homme! si cela est vrai.., il me fait bien de la peine.

MADAME BLAVEAU.

C'est qu'au premier abord, il semblerait bien plus naturel que ce fût monsieur Eugène qui eût touché votre cœur.., car enfin, de l'autre côté, il y a une si grande différence d'âge...

PAULINE.

Assez, assez, Madame! n'allez pas plus loin..; et, je vous en prie, ne parlez à personne de vos soupçons..; je n'y crois pas, je ne veux pas y croire. Voilà monsieur Blaveau! je vous laisse..: pardon! je suis si troublée... Oh! non, c'est impossible! ce pauvre monsieur Eugène! *Elle sort.*

SCENE II.

MADAME BLAVEAU, BLAVEAU.

MADAME BLAVEAU.

Allons! voilà un commencement.

BLAVEAU.

Tout va bien! je viens de monter la tête du petit graveur.

MADAME BLAVEAU.

J'en ai fait autant près de la petite.

BLAVEAU.

Je lui ai proposé une partie de billard.

MADAME BLAVEAU.

Et vous avez gagné, selon votre coutume?

BLAVEAU.

Non parbleu! j'ai bien mieux fait, j'ai perdu.., et par-là j'ai commencé à éveiller l'amour-propre du jeune homme; je lui ai fait entendre que sa jolie élève l'avait distingué..; il a eu un petit mouvement de vanité..: qu'est-ce qui n'en a pas?... un artiste, surtout! Je l'ai adroitement comparé à mon oncle : j'ai vanté ses qualités personnelles.., et enfin après lui avoir ménagé un coup superbe, qu'il n'a pas manqué, j'ai été jusqu'à lui dire que Pauline nourrissait pour lui une passion secrète..; alors, ma foi, sa vanité est devenue presque de la fatuité, et il a quitté brusquement la partie.

MADAME BLAVEAU.

Un peu de fatuité d'un côté.., une grande compassion de l'autre.., ils s'aiment...

BLAVEAU.

Non, mais ils vont s'aimer.

MADAME BLAVEAU.

Ils ont commencé par l'amitié, ils finiront par l'amour.

BLAVEAU.

Ordinairement, c'est tout le contraire : n'est-ce pas, madame Blaveau? Chut! voici le jeune homme.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Écoutez, monsieur Blaveau; je peux parler devant Madame, car elle est sans doute instruite... Je vous jure que je ne crois point du tout à cette confidence que vous m'avez faite..; et même je rougis d'avoir hésité un instant avant de la repousser : je prends cela pour une méprise de votre part; mais, je vous en prie, qu'il n'en soit plus question.

MADAME BLAVEAU.

Oh! mon Dieu, monsieur Eugène, tantôt vous étiez si gai, si aimable, et maintenant vous voilà triste.., et même bourru.

EUGÈNE.

Pardon, Madame, je défends avec chaleur mademoiselle Pauline; mais par quelles qualités, par quel mérite aurais-je des droits à son amour? je vous le répète, monsieur Blaveau, ces soupçons me paraissent injurieux!

BLAVEAU.

Injurieux?

EUGÈNE.

Oui!... et si le bruit en venait aux oreilles de monsieur Daubonne ou de madame Frémin, je ne vous cache pas que je me regarderais comme personnellement offensé. *Il va pour sortir.*

BLAVEAU.

Monsieur! (*à part.*) Ces jeunes gens ont la tête vive...

SCENE IV.

Les mêmes, DUBOURG.

DUBOURG, *retenant Eugène.*

Eh bien! vous sortez? et moi qui ai besoin de vous..; le moment est favorable : voilà mon petit aréopage au grand complet... Pendant que les futurs n'y sont pas, vous allez me donner votre avis sur ma chanson.

EUGÈNE.

Ah oui! je suis bien en train d'écouter une chanson! Excusez-moi, monsieur Dubourg; mais... dans ce moment-ci... il faut que vous me dispensiez..; d'abord... je ne me connais point du tout en vers.., en couplets.

DUBOURG.

Si parbleu! vous avez du goût..; d'ailleurs quand on s'en escrime soi-même...

EUGÈNE.

Eh! Monsieur, ma chanson était détestable..; j'en étais si mécontent que je viens de la déchirer.

DUBOURG.

Je réclame sans crainte votre sévérité pour la mienne, elle n'est pas mal. (*il fredonne.*) *Le dieu d'hymen...*

EUGÈNE.

Eh bien! je l'admire de confiance. (*bas à Blaveau.*) Monsieur Blaveau, je compte sur votre discrétion; souvenez-vous de ce que je vous ai dit. *Il sort.*

DUBOURG, *veut le retenir.*

Écoutez donc... *Le dieu d'hymen...* mais écoutez donc...

SCÈNE V.

BLAVEAU, DUBOURG, MADAME BLAVEAU.

BLAVEAU, *bas à sa femme.*

Attention !

MADAME BLAVEAU.

Continuons.

DUBOURG.

Qu'est-ce qu'il a donc, notre jeune artiste?

BLAVEAU.

Ah ! ce qu'il a ? on le voit bien !

DUBOURG.

Je vois qu'il est très-malhonnête.., qu'il ne veut pas m'écouter..; mais si je sais pourquoi...

MADAME BLAVEAU.

Pourquoi? vous le savez mieux que nous.

BLAVEAU.

Ce n'est pas à votre perspicacité que la cause de son dépit serait échappée.

DUBOURG.

Oui, rien ne m'échappe..; mais...

BLAVEAU, *lui prenant la main.*

Monsieur Dubourg.., votre conduite est noble, mais... ce que votre discrétion veut nous cacher.., nous l'avons découvert.

DUBOURG.

Ah !

MADAME BLAVEAU.

Ce jeune Eugène...

DUBOURG.

Eh bien ?

BLAVEAU.

Il aime Pauline! ce mariage le désespère ; vous voudriez en vain nous le dissimuler.

DUBOURG.

Il se pourrait ! Eh bien, j'en ai eu l'idée.

BLAVEAU.

Je le crois bien ! qui pourrait mettre en défaut un fin observateur comme vous, un auteur comique ? Jusqu'à présent ce jeune homme avait concentré en lui-même sa malheureuse passion ; mais à l'approche du grand jour, à la vue du bonheur d'un autre, son dépit ne peut plus se contraindre.

DUBOURG.

Oui, c'est vrai... il avait concentré sa malheureuse passion.. ; mais j'étais là, moi ; j'observais !

MADAME BLAVEAU.

Mon pauvre oncle !

DUBOURG.

Mon pauvre ami Daubonne !

BLAVEAU.

Ah ! ne le plaignez pas ! ce serait accuser cet intéressant jeune homme, qui, sans doute, est incapable d'aller sur les brisées d'un tuteur qu'il aime et respecte... Je répondrais de lui.

DUBOURG.

Et moi aussi ; mais à vingt-quatre ans... les passions sont fortes.., et le cœur est faible... Je m'en souviens ; j'y ai passé.

MADAME BLAVEAU.

Et si de son côté la jeune personne...

DUBOURG.

Pauline ?

BLAVEAU.

Est-ce que vous n'avez pas eu quelque idée ?..

DUBOURG.

Pardonnez-moi.

BLAVEAU.

Elle n'a pas été la dernière à deviner l'amour de son maître de dessin.

MADAME BLAVEAU.

Elle est bien triste aussi.

DUBOURG.

C'est vrai!.. à déjeûner je la regardais...

MADAME BLAVEAU.

J'ai entendu quelques paroles.., quelques soupirs étouffés.

BLAVEAU.

Moi aussi, j'ai entendu les paroles et les soupirs étouffés..; mais elle connaît trop ses devoirs... Vous avez l'air d'en douter, monsieur Dubourg!.. cependant, calculez tous les avantages que notre oncle Daubonne a sur ce jeune homme..: un rang distingué dans le monde.., de la considération.., le plus vif attachement.., et trente-six mille francs de rentes.

DUBOURG.

Oui, mais calculez les avantages du jeune homme: un extérieur agréable.., une amitié qu'ils appelaient fraternelle, mais à laquelle, à part moi, j'avais su donner un autre nom.

MADAME BLAVEAU.

Et trente-six ans de moins que son rival.

DUBOURG.

Trente-six..; c'est vrai.., le compte est juste.

MADAME BLAVEAU.

Cette pauvre petite Pauline! tout-à-l'heure elle me faisait de la peine: elle ne se cachait même pas pour exprimer la compassion que lui inspire l'amour de ce cher Eugène.

BLAVEAU.

Dieu sait où la compassion peut mener une jeune

fille! Il y a même beaucoup de femmes qui.., uniquement par compassion...

DUBOURG.

Mes amis, voilà un grand malheur.

BLAVEAU.

Les choses sont si avancées..: le notaire qui va venir pour le contrat! et demain, la municipalité.., l'église.., que faire?

DUBOURG.

Ma foi, je me décide..; c'est un devoir pour moi d'avertir Daubonne.., et de l'avertir aujourd'hui.

MADAME BLAVEAU.

Quoi! vous voulez..?

DUBOURG.

A l'instant même.., plutôt avant qu'après : car enfin ce serait rendre un mauvais service à un ami que de lui apprendre ces choses-là s'il était marié.., parce que...

BLAVEAU.

Parce que c'est sans remède. Certainement cela m'arriverait à moi; on viendrait me dire que madame Blaveau...

MADAME BLAVEAU.

Monsieur Blaveau!..

DUBOURG.

Mais ici, il est encore tems!.. Eh bien! avec sa fortune, il ne sera pas embarrassé de trouver une autre femme.

BLAVEAU.

Quoi! vous voudriez...

DUBOURG.

Oui! il trouvera une femme mûre, dont la vertu ne sera pas aussi exposée que celle d'une jeune per-

sonne. Je lui en chercherai une, moi; je sais ce qu'il lui faut.

BLAVEAU, *à part.*

Diable d'homme! (*haut.*) Vous êtes un bien bon ami; mais à présent ne vaut-il pas autant qu'il reste garçon?

MADAME BLAVEAU.

Commençons par l'empêcher de se marier.

DUBOURG.

Oui, l'essentiel est de le prévenir. Il doit venir me rejoindre ici pour causer de quelques nouvelles emplettes...

MADAME BLAVEAU.

Encore?

DUBOURG.

Je l'attends, et je ne lui cacherai pas la vérité.

BLAVEAU.

Monsieur Dubourg, il faut que madame Blaveau et moi nous ne paraissions pas dans tout ceci..; vous avez assez de tact pour sentir combien notre position est délicate.

DUBOURG.

Si j'ai du tact! et un coup-d'œil! d'ailleurs, vous ne m'avez rien dit; c'est moi qui ai tout pénétré.

MADAME BLAVEAU.

Certainement! c'est vous seul...

BLAVEAU, *à part.*

Voilà les affaires du cher oncle en bon train, bien embrouillées, bien dérangées. Songeons aux nôtres. (*haut.*) Mon pauvre oncle! cette nouvelle va l'affliger, je ne veux pas être témoin de sa douleur... Vous savez, ou vous ne savez pas, que l'entreposeur de Lyon est malade.

DUBOURG.

Et vous allez...

BLAVEAU.

Je vais aller demander de ses nouvelles dans les bureaux des contributions indirectes..., c'est-à-dire, ce n'est pas moi..., parce que je suis venu sans congé..., mais c'est madame Blaveau qui va solliciter pour moi.

MADAME BLAVEAU.

Sans doute.

DUBOURG.

Ah! c'est Madame...

BLAVEAU.

Quand une femme se présente, c'est bien plus sûr : le suisse la laisse passer, le garçon de bureau lui ouvre la porte, le chef de division la reçoit, et le directeur-général fait tout ce qu'elle veut...; c'est la règle.

DUBOURG.

Voilà Daubonne qui vient.

BLAVEAU.

Adieu donc! et surtout ménagez sa sensibilité.

DUBOURG.

N'ayez pas peur.

BLAVEAU.

Allons, madame Blaveau..., aux contributions indirectes! *Ils sortent.*

SCENE VI.

DUBOURG, DAUBONNE.

DUBOURG.

Comment m'y prendre? mes pauvres couplets! je crains bien qu'ils ne soient perdus.

DAUBONNE.

Ah! mon cher Dubourg! tu me vois dans l'enchantement! depuis le déjeuner je cause dans le jardin avec

madame Frémin... Mon ami, quelle excellente mère! Nous étions assis là-bas, près de la volière... Il fait un tems superbe! il semble que la nature veuille embellir le jour qui se prépare!

DUBOURG, *à part.*

La nature! pauvre ami!

DAUBONNE.

Madame Frémin me disait, les larmes aux yeux : Promettez-moi de nouveau le bonheur de ma chère enfant.

DUBOURG, *à part.*

Il me fend le cœur!

DAUBONNE.

Tu sens avec quel transport je renouvelais un serment déjà tant de fois juré... Ah, mon ami! dis-le-moi..., est-il une félicité égale à la mienne?

DUBOURG.

Mon cher Daubonne! tu as cinquante-neuf ans.

DAUBONNE.

Quel diable de souvenir te prend là?

DUBOURG.

Mon ami, je cherchais quels ménagemens je pourrais employer pour t'apprendre;... mais il me vient une inspiration, et je pense qu'il vaut mieux te donner tout de suite le coup de poignard.

DAUBONNE.

Toi, Dubourg?

DUBOURG.

Tu souffriras moins.

DAUBONNE.

Achève...

DUBOURG.

Tu as donc cinquante-neuf ans, n'est-ce pas? et Pauline en a dix-huit.

DAUBONNE.

Tant mieux pour moi.

DUBOURG.

Laisse-moi aller... Et Eugène, le maître de dessin de ta future... il n'a que vingt-quatre ans, lui.

DAUBONNE.

Ah! cruel ami! tu as raison..., tu me portes un coup!.. Pour passer ainsi en revue l'âge des trois personnes, il faut que tu aies des motifs..., des indices...

DUBOURG.

Crois-tu qu'il y ait des secrets qui puissent échapper à un homme comme moi, qui ai étudié le cœur humain? Oui, mon ami, depuis long-tems j'étais incertain... mais maintenant je ne le suis plus... Eugène est atteint d'une passion secrète pour Pauline, et Pauline n'est que trop disposée à y répondre.

DAUBONNE.

Oh! les ingrats!.. Mais tu es dans l'erreur, Dubourg! Pauline est pleine de candeur; Eugène a de l'ame; de l'honneur..., ils ne peuvent songer à me tromper. Ce matin tu as vu la joie qu'ils éprouvaient tous deux.

DUBOURG.

Oui, mais plus le moment fatal approche, tu vois comme cette joie disparaît.

DAUBONNE.

C'est vrai! je trouvais effectivement... Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt!

DUBOURG.

Ah! pourquoi? parce que je faisais comme ces jeunes gens, je cherchais à m'abuser moi-même. Mais l'heure est venue où il faut parler le langage de la vérité, de l'amitié. .

DAUBONNE.

Oh! quelquefois l'amitié se forge des chimères!... Quant à moi, je ne puis croire... Quoi! Eugène? Quoi! Pauline?... Tiens, la voilà qui se promène dans cette allée...; regarde-la..., dis-moi si cette physionomie peut cacher une âme trompeuse?

DUBOURG.

Je ne t'ai pas dit qu'elle te trompât; mais vois comme elle est pensive... Eh! tiens..., voilà Eugène sous l'allée à droite! comme il paraît plongé dans de profondes réflexions.

DAUBONNE.

Eh bien! parce qu'ils se promènent solitairement..., parce qu'ils font des réflexions... profondes, si tu le veux..., faut-il en conclure qu'ils s'adorent? Ils ne se promènent pas seulement ensemble.

DUBOURG.

Non, mais ils vont se rencontrer à l'entrée du salon.

DAUBONNE.

Tu as raison..., les voilà qui se saluent..., ils s'approchent.

DUBOURG.

Ils vont entrer. Veux-tu m'en croire?... observons-les...

DAUBONNE.

Quoi! tu veux?...

DUBOURG.

Entrons dans la bibliothèque.

DAUBONNE.

Où sont les cachemires, les dentelles, la corbeille..., et pour entendre peut-être...

DUBOURG.

C'est égal : viens, viens...

DAUBONNE.

Ah! j'ai bien peur...

DUBOURG.

Viens donc! tu veux te marier... et tu n'as pas de courage! *Ils entrent.*

SCENE VII.

EUGÈNE, PAULINE.

EUGÈNE.

Pardon, Mademoiselle! quand je vous ai aperçue, j'ai cru vous voir chanceler..., et je suis accouru.

PAULINE.

Il m'a pris comme un éblouissement; mais je me sens mieux, monsieur Eugène..., je vous remercie.

EUGÈNE.

En ce cas, Mademoiselle, je vous laisse. (*à part.*) Il serait trop dangereux de rester avec elle. (*Il va pour sortir, et la regarde.*)

PAULINE, *à part.*

Il se retire..., cela ne prouve-t-il pas qu'on m'a dit la vérité? il m'aime... c'est sûr.

EUGÈNE, *à part.*

Qu'elle s'effraie d'épouser un vieillard, je le conçois..., mais qu'elle ait une préférence pour moi..., c'est ce que je ne puis croire... Elle m'aimerait?..... elle!...

PAULINE, *s'asseyant.*

Je dois lui savoir gré de sa discrétion.

EUGÈNE, *à part.*

Moi, je veux faire mon devoir..., je veux l'encourager à recevoir la main de notre bienfaiteur... Oui! (*s'approchant.*) Mademoiselle...

PAULINE, *se levant.*

Quoi! vous êtes encore là, Monsieur?

EUGÈNE.

En êtes-vous fâchée?

PAULINE.

Non..., oui..., je voudrais être seule.

EUGÈNE.

De grâce, un mot, Mademoiselle : vous vous en souvenez..., quand je vous donnais vos leçons, nous causions; nous disions..., et c'est vous surtout qui teniez un langage aussi pur; nous disions qu'il est des circonstances dans la vie où l'on a besoin de grands efforts sur soi-même, où l'on doit avoir assez de caractère pour savoir faire le sacrifice de ses penchans..., de ses désirs...

PAULINE.

Oui, je m'en souviens; et j'aime à vous entendre aujourd'hui vous rappeler ces discours...; le moment n'est-il pas venu de les mettre en pratique?

EUGÈNE.

Je conçois combien il est difficile de surmonter une passion..., mais quand le devoir commande..., quand l'honneur l'exige..., on y parvient.

PAULINE.

Oui, l'on y parvient, et souvent on trouve des dédommagemens qui ne sont pas sans plaisir dans la pensée, qu'en s'immolant soi-même on s'acquitte envers des personnes à qui l'on a des obligations.

EUGÈNE.

Je pense tout-à-fait comme vous, Mademoiselle.

PAULINE.

Moi, je veux consacrer ma vie entière à bien assurer la félicité de monsieur Daubonne..., de mon bon ami.

EUGÈNE.

Moi, je veux consacrer la mienne à cultiver les arts. Ce matin je disais que la gloire tient lieu de tout aux artistes...; cependant, il est d'autres sentimens auxquels un jeune homme se trouve entraîné... : eh bien, j'aurai la force de les repousser.

PAULINE.

Je vous approuve beaucoup, monsieur Eugène; vous m'inspirez encore plus d'estime. Mes jeunes compagnes me félicitent d'épouser un homme riche; elles disent que monsieur Daubonne est un peu vieux pour moi! c'est possible, mais je ne veux considérer que sa bonté..., que ses vertus...

EUGÈNE.

Ses bienfaits seront toujours présens à ma mémoire.

PAULINE.

Et j'éprouverai une sorte de bonheur qui ne sera pas seulement de la résignation.

EUGÈNE.

Et moi, si j'étais assez favorisé du ciel pour rencontrer une femme qui vous ressemblât...; mais qu'ai-je dit, Mademoiselle? je vous parle de moi, de mes projets...; ah! vous et moi... nous ne devons penser qu'à mon tuteur..., qu'à notre généreux ami.

PAULINE.

Vous avez raison, monsieur Eugène, ayons du courage..., et ne prolongeons pas cet entretien : il m'a fait plaisir pourtant, puisqu'il m'a prouvé la délicatesse de vos sentimens, et tout l'empire que vous avez sur vous-même. *Elle sort.*

EUGÈNE, *seul.*

Il faut que je me désespère de ce qui devrait m'enchanter!... être aimé de Pauline..., la chérir, l'ado-

rer..., voilà le plus grand malheur qui pût m'arriver. (*Tandis qu'il s'achemine vers le jardin, Dubourg sort avec précaution.*)

SCENE VIII.

DUBOURG, DAUBONNE.

DUBOURG.

Eh bien, mon cher Daubonne?...

DAUBONNE, *sortant.*

Eh bien, mon cher Dubourg?...

DUBOURG.

Tu as entendu?

DAUBONNE.

J'ai entendu sa dernière exclamation : Être aimé de Pauline! la chérir..., l'adorer!...

DUBOURG.

Oui, c'est bien cela, il l'a dit.

DAUBONNE.

Pour le reste, tu sais que je commence à avoir l'oreille un peu dure..., et puis j'étais si ému.

DUBOURG.

Moi, je n'ai pas perdu un mot.

DAUBONNE.

Eh bien?

DUBOURG.

Eh bien, mon cher, il n'est pas possible de trouver des jeunes gens plus intéressans.

DAUBONNE.

Ah! ils t'intéressent! est-ce que tu serais pour eux? Mais es-tu certain qu'ils s'aiment?

DUBOURG.

Ils n'ont pas dit: Nous nous aimons..., mais ils ont juré de surmonter leur amour.

DAUBONNE.

C'est bien de leur part... ; et puisqu'ils ont promis..., puisqu'ils sont bien décidés...

DUBOURG.

Ils ont promis, oui..., mais est-on toujours maître de tenir ce qu'on promet?

DAUBONNE.

Quand on a de l'honneur et du caractère...

DUBOURG.

Ah! mon ami! c'est bien triste..., c'est bien cruel à dire..., mais quand l'amour parle, que peuvent l'honneur et le caractère? on n'a pas l'intention de succomber..., et l'on succombe! Moi, qui te parle, je n'avais jamais l'intention de tromper madame Dubourg, et pourtant..., Dieu sait!... j'ai été un fier mauvais sujet.

DAUBONNE.

Mais elle..., elle ne te trompait pas.

DUBOURG.

Non, mais elle!... c'était une femme!... madame Dubourg!.., il n'y en a pas deux comme elle! et encore..., quelquefois, malgré mon mérite et sa vertu..., j'ai eu des craintes! Mais enfin nous étions du même âge!... Bref! je trompais ma femme..., et toi..., ce serait ta femme qui...

DAUBONNE.

Monsieur Dubourg, vous êtes bien dur dans vos propos... : Pauline est trop bien élevée...

DUBOURG.

Ah, oui! les filles bien élevées...

DAUBONNE.

Vous insultez à la fois ma future, mon pupille et moi.

DUBOURG, *s'animant.*

Je n'insulte personne..., je connais le cœur humain..., rien ne m'échappe..., et si tu te maries, j'ai dans l'idée que... Au reste, tu es bien le maître..., il y a beaucoup de gens qui n'en sont pas moins fort contens, fort paisibles...; sois content, sois paisible, mon ami, je ne m'y oppose pas.

DAUBONNE, *très-vivement.*

Parlons de sang-froid, mon cher Dubourg; qu'importe l'âge que je puis avoir!

DUBOURG.

Que tu as.

DAUBONNE.

Eh bien, oui, que j'ai. Le cœur est jeune... la tête est jeune..; quant à Pauline, son amitié pour moi me répond de sa vertu; sa vertu me répond de son amour.., et..., voyons, que me conseilles-tu?

DUBOURG.

Ce que je te conseille?... ma foi, je te conseille..., c'est fort embarrassant.

SCENE IX.

LES MÊMES, MADAME FRÉMIN, PAULINE, *peu après* EUGÈNE.

MADAME FRÉMIN.

Ah, mon gendre! aidez-moi donc un peu à égayer votre jolie future... : elle était si joyeuse ce matin, et maintenant, la voilà qui pleure.

DAUBONNE.

Elle pleure?

PAULINE.

Mon Dieu! je ne sais pourquoi : car je puis vous assurer que je trouve toujours au fond de mon cœur le même contentement; je crois que je pleure de joie.

DAUBONNE.

De joie?

MADAME FRÉMIN.

Au surplus, il ne faut pas que cela vous étonne : quelque sujet qu'une jeune personne ait de se féliciter du mariage qu'elle va contracter, peut-elle se défendre d'une émotion...? Je m'en souviens, j'ai beaucoup pleuré le jour de mon mariage avec son père, que j'aimais... comme elle vous aime.

DAUBONNE.

C'est encourageant. (*Il se retourne et se trouve près d'Eugène, qui est arrivé d'un air triste et préoccupé.*) Voilà l'autre, à présent!

DUBOURG.

C'est singulier, comme tout a changé depuis le déjeûner! monsieur Eugène aussi est d'un sérieux...

EUGÈNE.

Moi, sérieux? vous vous trompez : cette journée est une véritable fête pour moi.

DUBOURG.

Pauvre garçon! quelle peine il se donne pour nous faire croire à sa joie!

SCENE X.

LES MÊMES, ANDRÉ, *et peu après*, BLAVEAU MADAME BLAVEAU.

ANDRÉ.

Bonne nouvelle! bonne nouvelle! voici Monsieur le notaire.

MADAME FRÉMIN.

Ah! le notaire!

DAUBONNE.

Le notaire? déjà...

PAULINE.

Le notaire!

EUGÈNE, *à part.*

Allons, du courage!

ANDRÉ.

Je l'ai fait entrer dans votre cabinet avec son clerc, qui s'est donné une commotion en touchant notre machine électrique. Ces clercs, ils ne connaissent rien à la science!... Et voici monsieur et madame Blaveau.

BLAVEAU.

J'espère que nous ne revenons pas trop tard.

MADAME BLAVEAU.

On n'a pas encore signé?

MADAME FRÉMIN.

Pas encore..., mais le notaire est arrivé.

BLAVEAU.

Quel doux moment! (*Bas à sa femme.*) Est-ce que le coup serait manqué?

MADAME FRÉMIN.

Eh bien, mon gendre, qu'attendons-nous?

DAUBONNE.

Ce que j'attends?...

MADAME FRÉMIN.

Donnez-moi la main..; allons rejoindre le notaire.

DAUBONNE.

Est-il bien sûr, madame Frémin, que les pleurs de votre chère fille ne viennent réellement que de l'émotion naturelle à toute jeune personne qui va se marier?

MADAME FRÉMIN.

Comment! que dites-vous?

EUGÈNE, *à part.*

Juste Ciel! soupçonnerait-il...?

DAUBONNE.

Est-ce bien de joie que vous pleurez, ma chère Pauline?

PAULINE.

Eh mais, mon bon ami, m'avez-vous jamais entendu mentir?

DAUBONNE.

Non, mais quelquefois on se trompe soi-même.

EUGÈNE, *à part.*

Oh! ce serait une indignité de la part de ce monsieur Blaveau!

MADAME FRÉMIN.

Quel langage! auriez-vous changé de dessein?

DUBOURG.

Non! mais...

MADAME FRÉMIN.

Serait-ce une rupture? quel affront pour ma fille! quel scandale!

DAUBONNE.

Mon Dieu, Madame, comme vous êtes vive!

BLAVEAU, *à part.*

A merveille!

MADAME BLAVEAU, *à part.*

Nous y voilà.

ANDRÉ, *sortant du cabinet.*

Monsieur, le notaire attend.

DAUBONNE.

Qu'il attende!

ANDRÉ.

Comme il a un autre petit contrat de mariage à faire avant le dîner...

DAUBONNE.

Eh bien! qu'il le fasse... Dis-lui que nous ne nous mettrons à table qu'à six heures.

ANDRÉ.

Belle commission! *Il rentre*

MADAME FRÉMIN.

Vous renvoyez le notaire?

DAUBONNE.

Eh non, Madame, je ne le renvoie pas : mais vous conviendrez que si, au moment de signer, il est permis à la future de pleurer, il peut bien être permis au futur de réfléchir.

PAULINE.

Ah! mon bon ami, comme vous traitez maman!

DAUBONNE.

Mais c'est qu'aussi votre maman... Pardon, pardon, ma chère Pauline...; mais enfin quand nous ne signerions qu'après le dîner?

MADAME FRÉMIN.

Ah, monsieur Daubonne! j'étais loin de m'attendre... Ma pauvre enfant! tu ne méritais pas... Pardon, Messieurs et Madame, si je vous quitte, mais je ne me sens pas bien; j'étouffe! Viens, viens, ma Pauline. Ah, monsieur Daubonne! il me semble que depuis dix-huit ans que vous la connaissez, vous aviez eu tout le tems de réfléchir.

Elle sort, et emmène sa fille.

MADAME BLAVEAU.

Eh mais! écoutez donc...; retenez donc ces dames, mon cher oncle... madame Frémin! Mademoiselle Frémin!

Elle suit madame Frémin jusqu'au fond du théâtre.

DAUBONNE.

Que je la retienne! ma foi non...; et moi aussi j'ai besoin de me calmer, de me recueillir.

EUGÈNE.

Mais, mon cher tuteur...

DAUBONNE.

Taisez-vous, Monsieur; c'est à vous que j'en veux le plus! *Il sort.*

DUBOURG, *le suivant.*

Eh mais, mon cher ami, ta colère n'a pas le sens commun; je ne te quitte pas. *Il sort.*

BLAVEAU.

Ni moi non plus, je ne quitte pas mon cher oncle. (*à part.*) Cela va bien... cela va très-bien.

EUGÈNE, *retenant Blaveau.*

Un moment, monsieur Blaveau! Je vous ai dit que si le plus léger soupçon venait aux oreilles de mon tuteur, je me regarderais comme personnellement offensé. Vous m'entendez, Monsieur; c'est une affaire qu'il faut vider sur-le-champ... Dans cinq minutes je vous attends à la barrière d'Enfer. *Il sort.*

BLAVEAU.

A la barrière d'Enfer!

MADAME BLAVEAU, *revenant à son mari toute joyeuse.*

Ah! mon ami, l'intrigue marche...

BLAVEAU.

Oui, l'intrigue marche...; mais voilà un jeune homme qui veut que je me batte avec lui.

MADAME BLAVEAU.

Tant mieux, cela va augmenter le désordre.

BLAVEAU.

Comment! tant mieux?

MADAME BLAVEAU.

Eh! non, je me trompe... Ah! grand Dieu! les jours de mon mari en danger! monsieur Blaveau, je n'entends pas que vous vous battiez.

DUBOURG, *revenant.*

Il veut être seul..., il repousse mes conseils...

BLAVEAU, *voyant Dubourg.*

Qu'est-ce que vous dites donc, madame Blaveau? me croyez-vous assez lâche pour être affrayé d'un cartel? monsieur Dubourg, vous serez mon témoin.

DUBOURG.

Moi?

MADAME BLAVEAU.

Eh oui, ce petit Eugène l'a provoqué...; il veut se battre.

DUBOURG.

Voici bien autre chose! témoin d'un mariage, témoin d'un duel.

BLAVEAU.

Du courage, de la fermeté, madame Blaveau! Venez, venez, monsieur Dubourg.

DUBOURG, *le suivant.*

Oui, sans doute, je vais avec vous pour tout concilier.

MADAME BLAVEAU, *les retenant.*

Ah! je vous en prie, monsieur Dubourg, veillez sur lui! je vous le recommande! Que deviendra le mariage? Je crains bien de ne pas avoir mon cachemire!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BLAVEAU, DUBOURG, *arrivant chacun d'un côté.*

MADAME BLAVEAU.

Ah, monsieur Dubourg, vous voilà! mon mari? donnez-moi des nouvelles de mon mari! Depuis que vous êtes sorti, je vais, je viens...; j'ai été dix fois près de m'évanouir.

DUBOURG.

Soyez tranquille, tout est fini.

MADAME BLAVEAU.

Je respire! mais non! vous me trompez...; vous voulez me cacher la vérité...; répondez-moi, est-il blessé? est-il tué!

DUBOURG.

Eh non, Madame...; il n'est ni tué ni blessé! tenez, le voilà.

SCENE II.

LES MÊMES, BLAVEAU, *pâle et défait.*

MADAME BLAVEAU.

Ah, mon cher Anatole, tu m'es rendu!

BLAVEAU.

Oui, ma Clémentine, je te suis rendu! mais tu me vois encore dans une émotion...

MADAME BLAVEAU.

Et moi je suis encore dans des transes...

BLAVEAU.

Quand on est sur le point d'arracher la vie à un de ses semblables...

MADAME BLAVEAU.

Quand on est sur le point de devenir veuve...

BLAVEAU.

Tout s'est bien passé; tu seras contente de ma conduite... On ne s'est pas battu.

DUBOURG.

J'étais bien sûr qu'Eugène se rendrait au premier mot que je lui dirais. Quand nous l'avons rejoint, la réflexion avait déjà calmé sa colère... D'un ton froid, mais fort poli, il a demandé à monsieur Blaveau s'il était disposé à répondre à la provocation qui lui avait été faite.

BLAVEAU.

Alors moi, généreusement, j'ai regardé ce discours poli de mon adversaire comme une excuse suffisante, et j'ai déclaré que je m'en rapportais à la médiation de M. Dubourg, notre ami commun.

DUBOURG.

Vous entendez bien que, grâce à mon adresse, tout s'est arrangé... Quand je me mêle de quelque chose... Eugène nous a quittés dans la grande avenue du Luxembourg.

BLAVEAU.

Et me voilà...

MADAME BLAVEAU.

Te voilà!

BLAVEAU.

Je crois m'être conduit en homme d'honneur.

MADAME BLAVEAU.

Monsieur Dubourg, vous sentez combien il est important de cacher à mon oncle cette fatale aventure.

DUBOURG.

Oui, sans doute! Vous n'aurez pas, j'espère, l'indiscrétion d'en parler à madame Frémin... ni à sa fille.

MADAME BLAVEAU.

A personne...

BLAVEAU.

Non, à personne...; c'est dommage..., parce que... quand on s'est bien montré...

DUBOURG.

Mais quelle mouche a donc piqué ce petit Eugène? Je cours le rejoindre pour lui faire la même recommandation. Ah, quelle journée! Des querelles..., des bouderies..., un duel...! c'était bien plus gai quand j'ai épousé madame Dubourg! *Il sort.*

SCENE III.

BLAVEAU, MADAME BLAVEAU.

BLAVEAU.

Si tu savais combien je suis sensible aux témoignages d'attachement que tu viens de me donner!

MADAME BLAVEAU.

Monsieur Blaveau, il s'agit d'achever ce que nous avons commencé. La signature du contrat est retardée, c'est bien! mais c'est une rupture complète qu'il nous faut.

BLAVEAU.

Un moment; laisse-moi le tems de me remettre.

MADAME BLAVEAU.

Point du tout. Nous allons monter sur-le-champ chez madame Frémin..., et là, tandis que je dirai à la petite ce que je dois lui dire, vous parlerez à la mère. Elle est vive, elle est fière, très-vaine de sa fille..., déjà fort piquée contre monsieur Daubonne : vous lui raconterez ce qui est arrivé, en modifiant, en arrangeant les circonstances; tout cela ne pourra faire qu'un bon effet! Et, grâce au Ciel, nous sauverons mon oncle du malheur qui le menace.

BLAVEAU.

Un homme de son âge qui se marie, c'est un insensé qui s'égorge lui-même. Le voilà qui vient tout rêveur.

MADAME BLAVEAU.

Laissons-le à ses rêveries, et venez frapper les grands coups.

BLAVEAU.

Oui, frappons les grands coups. Pourvu que ce monsieur Eugène ne vienne pas me proposer encore...

MADAME BLAVEAU.

N'ayez donc pas peur!

BLAVEAU.

C'est qu'une seconde fois je ne serais pas endurant... Au fait, je ne suis pas fâché d'avoir eu cette affaire-là..; je pourrai en parler à Bayonne. *Ils sortent.*

SCENE IV.

DAUBONNE, *seul.*

J'étais si heureux ce matin! eh bien! qu'y a-t-il de changé? je suis toujours maître d'épouser une personne charmante.., que j'adore, qui m'aime... Oui, elle m'aime...; il faut me marier! M'aimera-t-elle toujours? m'aimera-t-elle long-tems? Et ce jeune homme... Moi, qui me faisais une si douce idée de retrouver, après mes travaux et mes leçons, une jeune femme qui aurait eu pour moi une foule de petits soins, de petites attentions... Oui! après mes leçons!.. mais pendant que je serai à mes cours..., pendant que je ferai mes expériences de physique..: je serais un sot si je me mariais!..

SCENE V.

DAUBONNE, ANDRÉ.

DAUBONNE.

Ah! te voilà, André? Pourquoi cet air triste?

ANDRÉ.

Ce retard.., ce contrat qu'on ne signe pas..; il n'y a pas là de quoi rire.

DAUBONNE.

Qu'importe que le contrat soit signé avant ou après dîner?

ANDRÉ.

Oui, mais qui sait?.. monsieur Blaveau et sa femme avaient bien besoin de venir à Paris.

DAUBONNE.

Pourquoi es-tu fâché de les voir?

ANDRÉ.

Tenez Monsieur, il faut que je soulage... ma conscience! je dois avoir, et j'ai beaucoup de respect pour toutes les personnes de votre famille; mais malgré tout mon respect.., je me crois obligé de vous déclarer que Monsieur votre neveu... et Madame son épouse.., sont deux serpens qui ne sont arrivés chez vous que pour y souffler la discorde.

DAUBONNE.

Je te trouve bien impertinent de parler de la sorte. Eh quoi! mon neveu..., sa femme...

ANDRÉ.

Depuis ce matin ont-ils cessé un moment de chuchoter, tantôt avec mademoiselle Pauline, tantôt avec monsieur Eugène.., et même avec monsieur Dubourg.., qui, avec toute sa finesse... Oh, oh! le voilà.

SCENE VI.

Les mêmes, DUBOURG.

DAUBONNE.

Eh bien! Dubourg, conçois-tu cet imbécile d'André? il prétend que mon neveu et ma nièce sont deux serpens...

DUBOURG.

Eux! des serpens! j'en ai eu vingt fois l'idée dans la journée.

ANDRÉ.

Là, voyez!.. monsieur Dubourg pense comme moi.

DAUBONNE.

Serait-il possible?

DUBOURG.

Oui, mon ami, et maintenant je suis sûr de mon fait!.. je viens de causer avec l'ami Eugène; il n'a voulu rien m'avouer, mais j'ai tout deviné...; tu sais comme je devine?

DAUBONNE.

Qu'as-tu donc deviné?

DUBOURG.

Ce que j'ai deviné...? Laisse-nous, André.

ANDRÉ.

C'est juste; je vous en prie, monsieur Dubourg..., tâchez que nous ayons une noce.

SCÈNE VII.

DAUBONNE, DUBOURG.

DAUBONNE.

Parle.

DUBOURG.

D'abord Eugène aime véritablement Pauline, tu le sais.

DAUBONNE.

C'est-à-dire, je le crains.

DUBOURG.

Mais ce matin encore, il prenait son amour pour de l'amitié.

DAUBONNE.

Son amour!

DUBOURG.

Oui, ce sont les instigations de Blaveau qui lui ont ouvert les yeux.

DAUBONNE.

En vérité?

DUBOURG.

Et madame Blaveau jouait le même rôle auprès de Pauline; cela se conçoit..., c'était un complot. En t'accablant de protestations d'amitié et de désintéressement..., ils cherchaient à rompre ton mariage... pour se conserver ton héritage.

DAUBONNE.

Oh! les traîtres! mais c'est toi..., c'est toi-même qui es venu me dire...

DUBOURG.

Eh bien oui! c'est moi..; veux-tu que je te parle franchement? j'étais leur dupe! non, leur complice... involontaire! ils avaient eu l'adresse de me faire conspirer malgré moi; mais... halte-là! le sage peut s'égarer, mais il se retrouve toujours..., et maintenant, je regarde comme un devoir de dénoncer la conspiration dans laquelle je trempais.

DAUBONNE.

Les perfides! après toutes mes bontés pour eux! je ne saurais croire...

DUBOURG.

Tu douterais encore? mais c'est pour cela qu'Eugène en veut tant à Blaveau.

DAUBONNE.

Il en veut à Blaveau?

DUBOURG.

Parbleu! quand il n'y aurait que cette provocation de duel.

DAUBONNE.

Mon neveu a provoqué mon pupille?

DUBOURG.

Point du tout! c'est le pupille qui a provoqué le neveu. Ah! mon Dieu! cela m'est échappé.... Nous

étions convenus de n'en point parler; mais, au reste, sois sans inquiétude...; tout s'est arrangé : j'étais là, et puis monsieur Blaveau ne se souciait pas beaucoup de se battre.

DAUBONNE.

Je le crois bien! il aime mieux intriguer sourdement! Je m'en vengerai... Allons, allons, me voilà décidé à me marier! oui..., quand ce ne serait que pour les faire enrager.

DUBOURG.

Tu as raison : quand ce ne serait que pour les faire enrager! ce sera un mariage de vengeance.

DAUBONNE.

Oui, de vengeance!... Un moment...: si, pour le plaisir de punir des méchans, j'allais faire le malheur des autres et le mien!.. Mon cher Dubourg, je suis fort irrité contre Eugène : n'importe! je veux causer avec lui..., je veux voir Pauline.

DUBOURG.

Précisément, Eugène m'a chargé de te demander un entretien particulier. Il attend dans le premier salon.

DAUBONNE.

Eh! que ne le disais-tu donc! car vraiment.... tu te mêles de tout, et tu ne fais rien de bon.

DUBOURG.

Quelle injustice! voilà bien les amis! Entrez, entrez, jeune homme. Mon cher Daubonne, point de colère, point d'éclat; je te réponds que notre cher artiste est plus malheureux que coupable.

DAUBONNE.

Je sais comment je dois me conduire. Ah! ils veulent mon héritage!

SCENE VIII.

Les mêmes, EUGÈNE.

DUBOURG.

Monsieur Eugène, vous désirez vous entretenir avec votre ancien tuteur; lui-même a quelque chose à vous dire. Mon ami Daubonne n'a rien de caché pour moi...; mais vous, il paraît que je n'ai pas assez de droits à votre confiance. Je vous laisse, Messieurs. (*bas à Daubonne.*) Quand tu voudras que j'aille chercher madame Frémin... ou sa fille, je suis là. En vérité, sans moi on ne pourrait pas s'entendre. *Il sort.*

SCÈNE IX.

DAUBONNE, EUGÈNE.

DAUBONNE.

Voyons, Monsieur, qu'avez-vous à me dire?

EUGÈNE.

Monsieur..., mon cher tuteur, je me trouve un peu interdit...; vous paraissez fâché contre moi.

DAUBONNE.

Que savez-vous si c'est contre vous? allons, remettez-vous... et parlez.

EUGÈNE.

Eh bien, mon cher tuteur, je vous dois tout... : mon éducation, la conservation de ma modique fortune, mes premiers succès! Je ne suis point ingrat, Monsieur, je ne le serai jamais.

DAUBONNE, *d'une voix émue.*

Je veux le croire..., je le crois..., mais au fait, je vous en prie.

EUGÈNE.

Il est donc tout simple que je ne me permette au-

cune démarche, aucune action importante, sans votre aveu... Depuis ce matin, je suis poursuivi d'une idée...

DAUBONNE.

D'une idée! quelle idée?

EUGÈNE.

Madame Frémin à bien voulu me choisir pour être un des témoins du mariage de mademoiselle Pauline..., c'est un honneur auquel j'ai été bien sensible.

DAUBONNE.

Eh bien! est-ce que vous voudriez le refuser, cet honneur?

EUGÈNE.

Au contraire, je m'en fais un devoir..., un devoir que je remplirai avec plaisir; oui, mon cher tuteur..., avec un vrai plaisir...; mais...

DAUBONNE.

Mais!...

EUGÈNE.

Je voudrais quitter Paris le plus tôt possible, après votre mariage.

DAUBONNE.

Comment! quitter Paris?

EUGÈNE.

Je voudrais retourner en Italie. Je sens qu'un second voyage dans ce pays des beaux-arts ne peut que m'être fort utile. J'ai encore besoin de voir et d'étudier les grands modèles.

DAUBONNE.

Et vous partiriez sans avoir achevé votre belle planche?

EUGÈNE.

Oui, j'interromps tout, je veux tout interrompre.

DAUBONNE.

Hier encore vous en étiez si content!

EUGÈNE.

Aujourd'hui, je suis tenté de la briser.

DAUBONNE.

Un moment! je m'y oppose. Quant à votre voyage, pourquoi tant vous presser? pourquoi, si vous avez réellement de l'amitié pour nous, vous, l'un des témoins de notre mariage, ne seriez-vous pas aussi témoin des premiers beaux jours de notre union?

EUGÈNE.

Ce serait sans doute pour moi un spectacle bien doux...; mais il faut que je parte..., il faut que je parte très-promptement.

DAUBONNE.

Si vous le voulez, il faudra bien y consentir... (*à part.*) Excellent jeune homme!

EUGÈNE, *allant pour sortir.*

Voilà, mon cher tuteur, ce que j'avais à vous confier.

DAUBONNE, *le retenant.*

Attendez; de mon côté, j'ai quelques questions à vous faire.

EUGÈNE.

A moi?

DAUBONNE.

Pourquoi, depuis ce matin, êtes-vous inquiet..., préoccupé?

EUGÈNE.

Moi!... ce projet de voyage en Italie me tourmentait peut-être.

DAUBONNE.

J'avais pensé autre chose.

EUGÈNE.

Quoi donc?

DAUBONNE.

J'avais pensé qu'il vous était venu quelques alarmes

sur mon mariage... Voyons, expliquez-vous franchement : craindriez-vous que Pauline ne fût pas heureuse avec moi?

EUGÈNE.

Avec vous, Monsieur! qui savez si bien répandre le bonheur sur tout ce qui vous environne; vous dont le caractère est si noble..., dont les procédés sont si généreux. Ah! quelle femme obtiendra plus de bonheur que la vôtre?

DAUBONNE.

Craindriez-vous que je ne fusse pas heureux avec Pauline?

EUGÈNE.

Ah! mademoiselle Frémin est une jeune personne charmante! elle sera une femme accomplie... : elle réunit à la fois la candeur, la bonté, la grâce...

DAUBONNE, *à part.*

Le portrait est charmant, mais le peintre m'effraie! (*haut.*) Et pourquoi avez-vous voulu vous battre avec Blaveau?

EUGÈNE.

Juste ciel! vous savez...

DAUBONNE.

Oui, je sais de plus que tout est fini..., et que vous êtes bien vite revenu de votre emportement...; mais pourquoi cet emportement?

EUGÈNE, *très-vivement.*

Eh, Monsieur! n'est-ce pas monsieur Blaveau et sa femme qui sont cause... (*Il s'arrête comme effrayé de ce qu'il allait dire.*)

DAUBONNE.

Cause! de quoi?

EUGÈNE.

De rien..., de rien, mon cher tuteur! Quand je vous

ai vu hésiter à signer le contrat..., je ne sais quel délire s'est emparé de moi; heureusement, monsieur Dubourg est venu me rendre à la raison.

DAUBONNE.

Fort bien. (*à part.*) Il ne veut faire aucun aveu!

SCENE X.

LES MÊMES, MADAME FRÉMIN, PAULINE, *puis* DUBOURG.

MADAME FRÉMIN.

Que vient-on de nous apprendre? un duel! un duel!

PAULINE.

Monsieur Eugène se battre avec monsieur Blaveau? Ah! le voilà.

DAUBONNE, *à part.*

Quel intérêt elle prend à lui!

MADAME FRÉMIN.

Il fallait un motif aussi puissant pour nous ramener chez vous, monsieur Daubonne.

DAUBONNE.

Mais qui donc a pu vous révéler...

DUBOURG, *venant du jardin.*

Qui? et, parbleu! ton neveu et sa chère femme..., je le devine, et cette fois je ne me trompe pas...

PAULINE.

Oh! mon Dieu, non!

DUBOURG.

A merveille! ce duel, dont on voulait faire un mystère à tout le monde..., tout le monde le sait.

MADAME FRÉMIN.

Ils sont venus nous débiter une foule de choses que je ne peux pas, que je ne veux pas croire... Enfin, quand ils ont parlé de ce duel, ma fille, toute inquiète, m'a suppliée de venir nous informer...

DAUBONNE.

Rassurez vous ! cette provocation ne pouvait avoir de suites ! Eugène est trop raisonnable, et mon neveu trop prudent ! Mais parlons de nous, ma chère voisine ! Je suis enchanté de vous revoir, et j'espère que vous voudrez bien chasser le petit nuage qui s'était élevé. Je crois que je me suis un peu emporté, je vous en demande bien sincèrement pardon.

MADAME FRÉMIN.

Moi-même, mon cher voisin, n'ai-je pas eu le tort de m'emporter la première ?... Ainsi donc, tout ce qu'ont voulu me persuader monsieur et madame Blaveau...

DUBOURG.

Je ne sais pas ce qu'ils vous ont dit, mais ne les croyez point.

DAUBONNE.

Voici bien autre chose ! savez-vous bien ce que projette ce jeune homme ? (*montrant Eugène*) un nouveau voyage en Italie.

DUBOURG.

Et pourquoi donc ?

DAUBONNE.

Il veut quitter Paris..., et tout de suite..., le lendemain de ma noce.

MADAME FRÉMIN.

Il fait bien.

DAUBONNE.

Qu'en pense Mademoiselle ?

PAULINE.

Nous serons tous bien fâchés de son absence, car on aime à voir ses amis ; mais je crois que monsieur Baumont prend un parti fort prudent.

DAUBONNE, *à part*.

Aimable et bonne Pauline ! (*haut.*) Et moi aussi, je veux prendre un parti prudent.

MADAME FRÉMIN.

Quel parti?

DAUBONNE.

Vous allez le savoir..., justement voici mon neveu et ma nièce...; je ne suis pas fâché de m'expliquer devant eux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BLAVEAU, MADAME BLAVEAU.

BLAVEAU.

Nous voilà de retour... Ah! ah! madame et mademoiselle Frémin! (*à part.*) Est-ce qu'on serait réconcilié?

MADAME BLAVEAU.

C'est charmant! en vous voyant tous réunis, nous devons présumer que mon oncle est enfin décidé...

DAUBONNE.

Oh! mon Dieu, oui, ma nièce, je suis très-décidé; d'après tout ce que j'ai vu, appris et entendu, je n'hésite plus.

BLAVEAU, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc vu, appris et entendu?

DAUBONNE, *appelant.*

André!... Mon neveu, fais-moi le plaisir de sonner André.

BLAVEAU.

Volontiers, mon oncle.

DAUBONNE.

Ne sonne pas, le voici.

SCENE XII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

DAUBONNE.

André, cours vite chercher le notaire; dis-lui que

nous l'attendons, et que je suis bien aise de terminer avant de nous mettre à table.

ANDRÉ.

Oui Monsieur. Ah! Dieu merci! *Il sort.*

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* ANDRÉ.

BLAVEAU.

Ah, mon oncle! quel plaisir cela me cause!

MADAME BLAVEAU, *à Pauline.*

Quel bonheur! vous serez donc ma petite tante?

MADAME FRÉMIN.

Vous serez donc mon gendre!

EUGÈNE, *à part.*

Heureusement, je serai bientôt loin de Paris.

DAUBONNE.

En attendant le notaire, il faut que je vous fasse part des réflexions que j'ai faites depuis ce matin... madame Frémin, je ne veux rien dissimuler ..; je me disais qu'un homme qui touche à la soixantaine est bien hardi de songer au mariage.

MADAME FRÉMIN.

C'est une mauvaise pensée qui vous était venue-là, mon cher voisin.

BLAVEAU.

Sans doute : cependant il y a quelque chose de vrai dans cette idée de mon oncle.

DAUBONNE.

Cette idée dans laquelle mon neveu trouve quelque chose de vrai, était violemment combattue par mon affection pour ma chère Pauline. Que vous dirai-je? tourmenté, ballotté par mille raisons qui disputaient entre elles...

MADAME FRÉMIN.

Eh bien!

DAUBONNE.

Après avoir causé avec mon ami Eugène.., après avoir bien lu dans l'ame de Pauline...

BLAVEAU.

Expliquez-vous.

DAUBONNE.

J'ai pris une résolution définitive..., et j'ai reconnu que si je m'avisais aujourd'hui d'épouser une jeune personne de dix-huit ans, je serais l'homme du monde le plus ridicule.

MADAME FRÉMIN.

Allons! nous y voilà encore?...

BLAVEAU, *à part.*

Bien!

MADAME BLAVEAU.

Vous..., ridicule? jamais...

DAUBONNE.

Si fait..., ma nièce..., je le serais...

MADAME FRÉMIN.

Eh! pourquoi donc envoyer chercher le notaire?

DAUBONNE.

Parce que je reste garçon, s'ensuit-il que notre chère Pauline ne doit pas se marier? seulement, je crois qu'il est plus convenable de la donner à un jeune homme..., à Eugène, par exemple.

EUGÈNE.

A moi, Monsieur?

PAULINE.

A lui!

MADAME FRÉMIN.

Je vous voyais venir... Comment avez-vous pu croire que je consentirais à donner ma fille, qui n'a

rien, à un jeune homme qui n'a que son talent..., sans fortune?

DUBOURG.

Tant d'autres ont de la fortune sans talent!

DAUBONNE.

N'est-ce que le défaut de fortune qui vous arrête? permettez-moi d'intervenir au contrat pour doter les futurs de la moitié de ce que je possède.

MADAME FRÉMIN.

La moitié!

MADAME BLAVEAU.

Ah, mon Dieu! la moitié!

PAULINE.

Eh quoi! mon bon ami...

EUGÈNE.

Ah, Monsieur! dois-je accepter...?

DAUBONNE, *les prenant par la main.*

Acceptez, mes enfans, acceptez. (*A Pauline.*) Ne m'avez-vous pas dit cent fois que vous m'aimiez comme un père? laissez-m'en donc exercer les droits. (*A Eugène.*) N'êtes-vous pas mon pupille, mon ami, mon fils?... Puisque j'ai fait la sottise de rester garçon (*allant à Blaveau et à sa femme*), je ne crains pas de désobliger mon neveu et ma nièce : depuis ce matin, ils n'ont cessé de répéter qu'ils ne voulaient que mon bonheur; je suis heureux..., les voilà contens.

BLAVEAU.

Oui..., contens...

MADAME BLAVEAU.

Très-contens...

DAUBONNE.

Quant à la moitié qui me reste, je peux faire un testament où je traiterai chacun selon ses mérites.

MADAME BLAVEAU, *à son mari.*

Il ne nous laissera rien.

DAUBONNE.

Mais pourquoi n'en disposerais-je pas de mon vivant?

DUBOURG.

Laisse-moi faire : je te trouverai une femme dont l'âge se rapprochera plus du tien.

BLAVEAU, *à part.*

Il a une rage de marier mon oncle.

DUBOURG.

Quelque demoiselle majeure..., quelque veuve qui aura déjà fait le bonheur d'un premier mari.

MADAME BLAVEAU, *montrant madame Frémin.*

Madame, par exemple.

BLAVEAU, *à sa femme.*

Oh! qu'est-ce que vous dites donc là, madame Blaveau?

DUBOURG.

J'en avais l'idée.

DAUBONNE.

Je n'y pensais pas; mais je vous remercie d'y penser pour moi, ma chère nièce.

MADAME FRÉMIN, *souriant.*

Un moment, un moment! marions d'abord ma fille.

BLAVEAU, *à sa femme.*

Grâce à votre langue, au lieu d'un mariage en voilà deux.

MADAME FRÉMIN.

Au fait, ma Pauline était un peu jeune pour vous.

DAUBONNE.

Ou moi un peu vieux pour elle... Ah çà, Eugène, pour ne pas te donner d'ombrage, faudra-t-il que je parte pour l'Italie, moi?

DUBOURG.

Non, non, on t'en dispense.

MADAME BLAVEAU, *à part.*

C'était bien la peine de quitter Bayonne!

SCENE XIV.

LES MÊMES, ANDRÉ

ANDRÉ, *accourant.*

Je n'ai pas perdu de tems.., je l'ai amené avec moi; il est là.

DAUBONNE.

Le notaire! allons, mes enfans... Ma chère voisine, je serai aussi heureux... et plus tranquille.

BLAVEAU, *à part.*

Je le crois bien.

ANDRÉ.

Il y aura toujours une noce.

DUBOURG.

Ma chanson pourra servir!

BLAVEAU, *à sa femme.*

Madame Blaveau, j'en suis bien fâché, mais vous n'aurez pas le cachemire.

FIN.

